

Le prix de l'indignation

Le nombre d'événements violents à visée politique ou idéologique est en augmentation dans le monde depuis plusieurs années. Lors d'une conférence au Centre intercantonal d'information sur les croyances (CIC), le criminologue Ahmed Ajil a tenté de décortiquer les mécanismes à l'œuvre dans le processus de radicalisation vers la violence.

PAR MYRIAM BETTENS | PHOTOS: GTD, DR

Voiture-béliers, attaques à l'arme blanche, fusillades... Ces événements meurtriers sont en augmentation en occident selon les chiffres de la *Global Terrorism Database* (GTD), une banque de données recensant tous les faits de terrorisme dans le monde de 1970 à 2020. Ces actes meurtriers sont souvent menés sous couvert de justification religieuse ou idéologique, mais qu'est-ce qui pousse ces individus à la radicalisation vers la violence ? Cette interrogation a fait l'objet des recherches d'Ahmed Ajil, docteur en criminologie à l'Université de Lausanne. Pour essayer de décortiquer les mécanismes qui mènent à la violence, il est allé à la rencontre de djihadistes, d'anciens d'Al-Qaïda, mais aussi de simples militants, en Suisse, au Canada et au Liban. Il était l'invité, courant février, du *Centre intercantonal d'information sur les croyances* (CIC) pour une conférence publique dans le cadre de la formation *Divers-Cités*, qui a pour but de « renforcer les compétences en médiation et en communication interculturelle, essentielles pour des interactions respectueuses et avisées dans des contextes de pluralité religieuse ».



Ahmed Ajil.

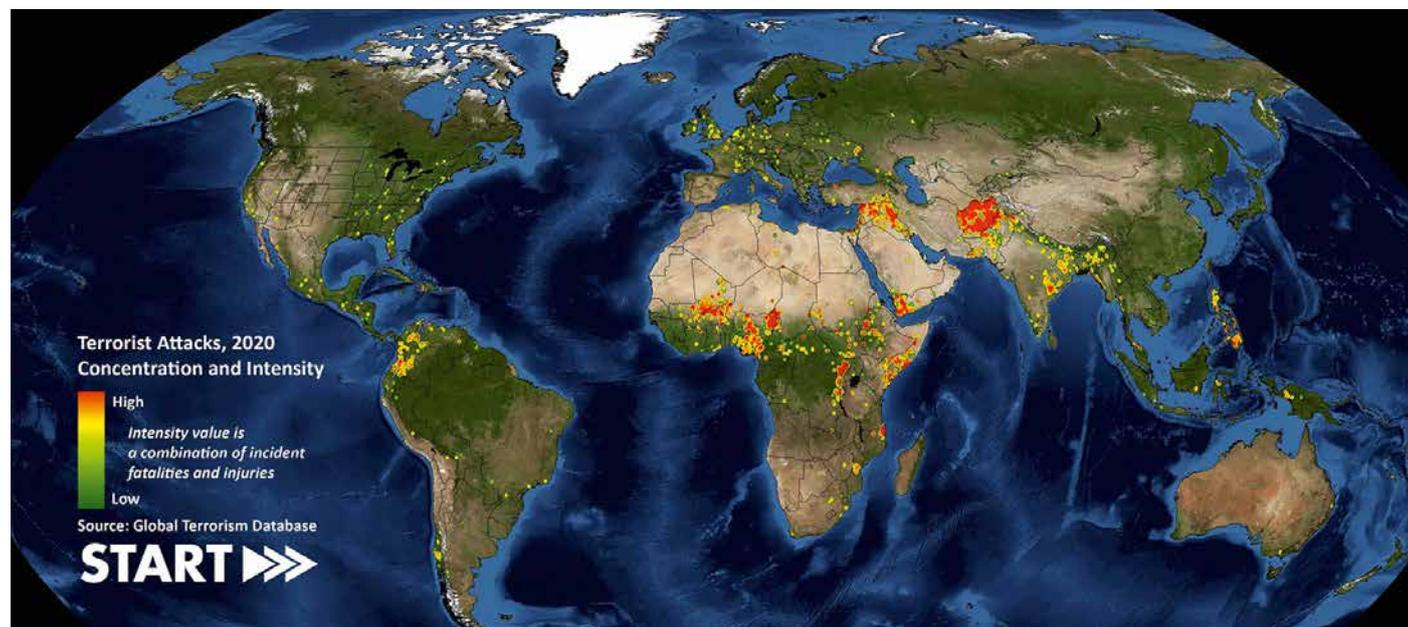
Du positif dans la radicalité

« Le sujet est complexe, il faut donc garder certaines nuances », lance d'emblée Ahmed Ajil. Le conférencier, aussi chercheur à l'Université de Lausanne et spécialiste des questions de contre-terrorisme, de radicalisation et des violences politico-idéologiques en lien avec le monde arabe, affirme encore: « La radicalisation est un phénomène positif. La société a besoin de radicaux, car c'est souvent ces personnes qui changent le cours de l'histoire.

Ce qui est problématique, c'est lorsqu'on instrumentalise une cause pour des intérêts idiosyncratiques ». Ses recherches de terrain ont démontré « le profond sentiment d'injustice » à la racine de toute mobilisation. Cette dernière passe par trois phases clés: l'identification, l'appropriation et la responsabilisation face à cette injustice. Toutefois, Ahmed Ajil décrit l'engagement vers la violence comme une étape ultérieure à celle de la mobilisation, qui requiert des facteurs additionnels de types contextuels, une disponibilité biographique et un « certain goût pour la radicalité ».

La religion ne fait pas tout

Pour le criminologue, la religion joue, certes, un rôle dans le passage à la violence. Elle apporte aux acteurs de ces violences un lexique religieux de légitimation, une identité et une mémoire collective, ainsi qu'une sacralisation des actes commis. Or, Ahmed Ajil souligne la dialectique constante entre le domaine politique et le religieux. D'ailleurs, il déplore une tendance à séparer ces deux pôles pour ne prendre en compte que le facteur religieux, alors que l'aspect politique est souvent le déclencheur de toute mobilisation. Egalement actif dans la recherche sur le contre-terrorisme, le conférencier estime aussi que cette lutte se focalise trop sur la prévention de l'acte lui-même. « On va chercher des signaux faibles d'une radicalisation potentielle et les personnes ou les groupes le plus facilement associés avec ces phénomènes-là [les communautés musulmanes, ndlr.] payent le prix d'un "surplus de sécurité" ». De plus, « cela réduit l'espace pour l'expression de l'indignation. Les gens ne s'engagent plus, car dès que l'on se mobilise dans un registre politique – avec en plus une identité musulmane – cela devient suspect. »



Les événements meurtriers sont en augmentation en occident selon les chiffres de la *Global Terrorism Database* (GTD).